

Antiquités sémitiques

M. Javier TEIXIDOR, professeur

COURS : Des Araméens errants de la Bible aux tribus aramaisées de l'Arabie : permanences et emprunts (suite, *Annuaire 1999-2000*, p. 679-692).

L'arrière-pays du golfe d'Iskenderun

La Cilicie est une vaste plaine côtière formée par les alluvions de quatre fleuves : Göksu, Tarsus, Seyhan et Ceyhan. Ces fleuves arrivent du Taurus, au nord-ouest, qui sert de frontière septentrionale à la région. Au XIV^e siècle avant n.è., à l'époque d'El-Amarna, le roi de Tyr, Abi-milki, informe Akhéaton de la mort du roi de Danuna, c'est-à-dire de la Cilicie orientale, et de l'élection de son frère. Abi-milki ajoute que le pays est en sécurité (Moran, n° 151 ; Hawkins, *Corpus of Hieroglyphic Inscriptions*, I/1, Berlin-New York, 2000 ; I/1, 39, remarque que Danuna est déjà mentionnée vers 1550 dans l'édit de Telipinus, le roi de l'ancien empire Hatti). Les marchands d'Ura, en Cilicie, au nord de la pointe nord-est de Chypre, étaient en rapport direct, par mer, avec Ugarit. C'était la tête de pont du commerce de l'Anatolie centrale (de Martino, *AoF* 26, 1999, 291-300, pour qui la frontière méridionale du Tarhuntassa suivait la chaîne du Taurus ; les souverains hittites ne pouvaient pas ne pas contrôler ce port important). En 1190, selon une inscription de l'an 8 de Ramsès III, la Cilicie fut envahie par les peuples de la Mer. À partir de ce moment, il est difficile de se prononcer sur l'identité des gens qui habitaient la région cilicienne. L'inscription bilingue de Karatepe identifie Adanawa en hiéroglyphe louvite et DNNYM, peuple, et 'DN, toponyme, en phénicien. Les Assyriens ne connaissent pas Danuna mais Qué (QWH), qui a été le nom de la région, et plus tard celui de la ville. Qué est probablement un nom d'origine hourrite. À côté de Qué, on trouve dans les chroniques assyriennes, la région de « Hilakku », ce qui a donné le nom grec de Cilicie.

Sam'al fut gouvernée par la dynastie qu'avait fondée Gabbar, un condottiere araméen ; ce fut sans doute un événement inattendu dans une région où l'élément

néo-hittite était bien enraciné. Dans la première partie du IX^e siècle, la présence araméenne y était loin d'être notable. L'absence d'une ethnie araméenne bien définie dans la région se reflète dans le fait que la stèle du petit-fils de Gabbar est écrite en phénicien et non pas en araméen. Les rois néo-hittites de la dynastie qui suivra celle de Gabbar écriront en araméen. C'est une situation paradoxale : si la première attestation d'un alphabet complet est à dater, à Byblos, autour de l'an 1000 avant n.è., cent ans plus tard, les gens de la Cilicie ne pouvaient être qu'au stade du tâtonnement en ce qui concernait l'emploi de l'alphabet. Outre que la région cilicienne était à l'intérieur de la mouvance culturelle hittite et néo-hittite, l'identité de marchands voyageant entre la Syro-Phénicie et l'Anatolie n'était pas toujours bien définie.

Au milieu du IX^e siècle, Salmanasar III roi d'Assyrie entra en contact avec les roitelets de la région de l'arrière-pays du golfe d'Iskenderun. L'opposition contre les Assyriens dut être générale : les royaumes de Qué et de Hilakku s'allièrent à une coalition syrienne contre Salmanasar (Hawkins, *Corpus I/1*, 41, n. 38). En 839, après Qué, Salmanasar attaque Tabal et atteint « la montagne d'argent », le mont Tunni, et « la montagne de marbre », le mont Muli, c'est-à-dire le Taurus central. Le contrôle des mines apparaît comme un objectif important de sa politique. En 833, Salmanasar fait campagne à nouveau contre le roi de Qué et avance vers Tarse. La soumission de la région ne fut ni complète ni stable puisque les expéditions de Salmanasar se succédèrent l'une après l'autre : 833, 832 et 831. À propos de ces expéditions, la chronique assyrienne rend compte du grand nombre de dynasties et de cités-états qui morcelaient le pays du nord au sud (*Corpus I/2*, 427).

Les rapports de Sam'al avec les Assyriens ne furent pas être faciles. Le père de Kulamuwa, Hayanu, que le texte appelle « fils de Gabbar », s'était opposé à Salmanasar en 858 quand celui-ci attaqua, sans succès, Lutibu, la ville forte sam'alienne (*ARAB* 599 ; Dion, *les Araméens*, 103 ; Hawkins, *Corpus I/1*, 41). Mais plus tard, Hayanu paya un lourd tribut au roi assyrien lors de la campagne de celui-ci autour de l'Amanus (Sader, *les États araméens de Syrie*, 160 ; *ARAB* 601 ; *RIMA* 3, A.O.102.2, p. 18, 24 ; Dion, 99). C'est dans le contexte des campagnes de Salmanasar en Cilicie et Qué qu'il faut comprendre les paroles de Kulamuwa : « Puissant au-dessus de moi fut le roi des Danuniens mais je pris à solde contre lui le roi d'Assur ». Il y a là un euphémisme qui masque la condition de roi vassal dans laquelle se trouva Kulamuwa (*Annuaire 1999-2000*, 691). Le roi des Danuniens fut obligé de relâcher sa pression sur le territoire de Kulamuwa : il dut rendre « une femme pour le prix d'un mouton et un homme pour le prix d'un vêtement ». Dans des textes louvites du IX^e et du VIII^e siècles, le prix des produits de consommation de première nécessité est établi par rapport au mouton et non à son équivalent qui était un sicle d'argent, Hawkins, *Corpus I/2*, 477, § 4a-c.

Kulamuwa dit ouvertement qu'aucun roi avant lui n'avait accompli ce qu'il avait été capable de faire. Au milieu du IX^e siècle, dans une inscription louvite

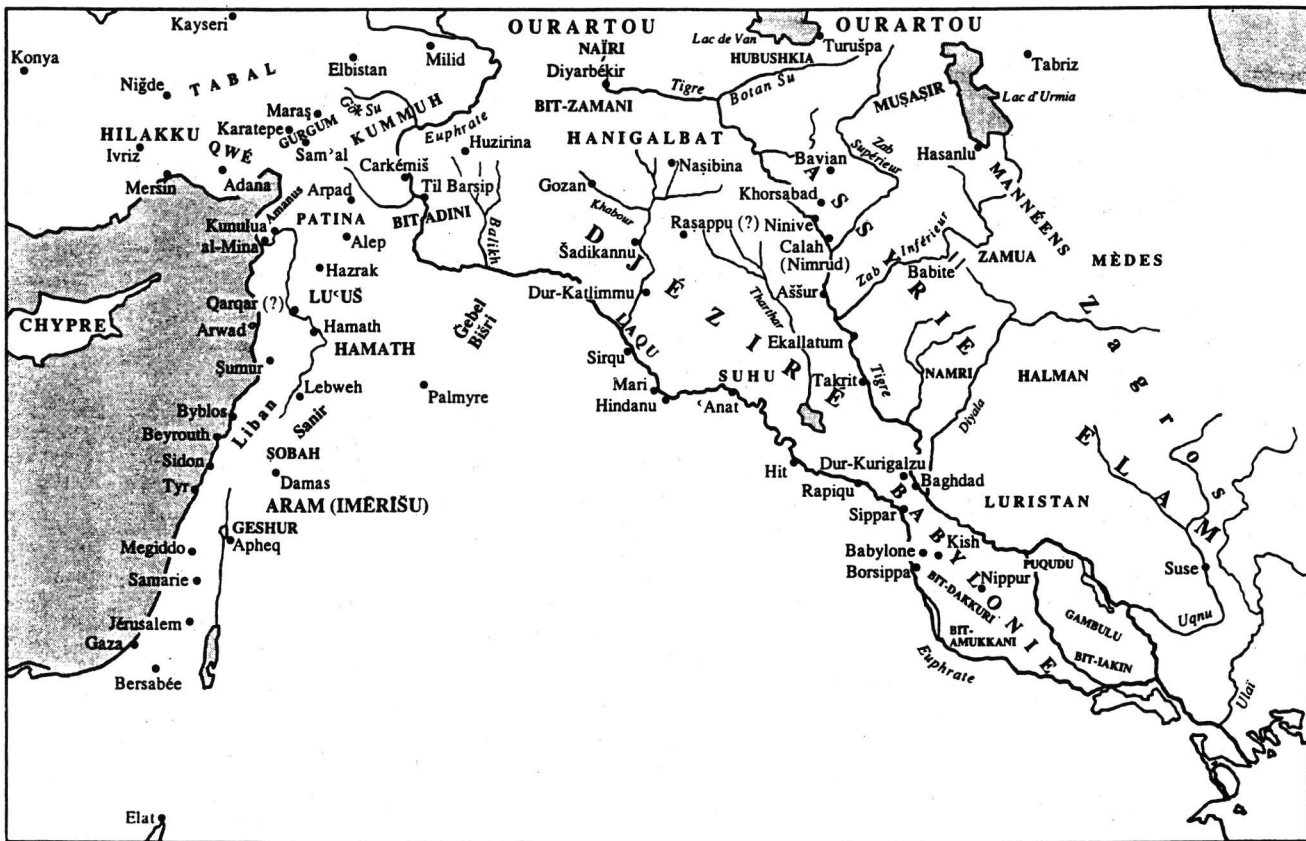
de Gurgum-Marqas (moderne Maraç, au nord de l'Amanus), Halparuntiyas, le roi local, fils de Muwatallis, dit avoir plus d'autorité que son père et son grand-père parce qu'il avait pu prendre deux villes (Hirika et Iluwasi) : mon père et mon grand-père, dit-il, eurent de l'autorité « but neither (my) father nor (my) grand-father " allowed it to themselves " » (Hawkins, *Corpus I/1*, 256-257). Toutefois, ce qui différencie le(s) texte(s) louvite(s) de celui écrit par Kulamuwa est la référence à la divinité, laquelle est totalement absente dans le texte de Kulamuwa. Dans les textes louvites, c'est le dieu qui opère selon ses préférences : il donne au roi Katuwas, seigneur du pays de Karkémish (X^e-début du IX^e siècle), ce qu'il n'avait pas donné aux autres ; il l'honora plus qu'il n'avait honoré son père et son grand-père ; le dieu, dit Katuwas, « m'avait regardé avec un visage souriant », et c'est alors que « it in my *good times* brought forth the Grain-God and the Wine-God », ce fut « le bon temps », quand on payait un mouton pour dix années d'orge (Hawkins, *Corpus I/1*, 109, § 8, remarque qu'il s'agit d'un « idealized statement of price, a literary topos expressing great prosperity »). Une autre inscription de Katuwas commémore d'abord le fait qu'il fut capable de se libérer d'un usurpateur appelé Ninuwis qui avait fait sienne la ville de Karkémish, puis le texte mentionne la victoire que, grâce à trois divinités (Tarhunzas, Karhuhas et Kubaba), il avait remportée contre les chars de Kawas (Qué ?) dans des territoires où ni son père, ni son grand-père, ni ses ancêtres n'étaient allés (p. 103). Hamiyatas, roi de Masuwari (Til Barsip), affirme dans sa stèle : « quand j'étais un enfant les dieux [suivent les noms de sept divinités] m'honorèrent et me donnèrent le pouvoir de mon père » (*Corpus I/1*, 228, 240). La divinité fut aussi généreuse avec Ruwas, un gouverneur qui était au service de Tuwati, roi de Tabal ; Ruwas dit : les dieux « put into me a beloved soul », et Hawkins commente : « The semantic transition implied here from " form " to " soul " may be explained by the attested ancien concept of the soul as a replica of the bodily appearance (cf. the usage of Greek *eidôlon* and Latin *imago* in those senses) » (*Corpus I/2*, 446, § 4 et § 9 ; cf. *etemmu*, CAD, E, 397. À Topada, dans la même région de Tabal, la malédiction contre celui qui détruira la stèle royale est : que sa personne/forme/image, non pas physique, soit détruite, *Corpus I/2*, 460, § 38 ; aussi Maraç, *I/1*, 274, § 2). Tous ces textes rappellent des inscriptions ouest-sémitiques contemporaines.

Après Salmanasar III le calme s'installa dans la région et un siècle s'écoula avant l'intervention de Téglath-Phalasar III (744-727) ; il arriva jusqu'à Gaza, du moins c'est ce que ses textes disent. Sa politique est compréhensible : les États araméens de la Syrie du Nord et de l'Urartu essayaient de bloquer aux Assyriens l'accès aux ports du nord de la Méditerranée (Otzen, dans *Power and Propaganda*, Mesopotamia 7, 254-255). En 715, au temps de Sargon II, la Cilicie et la région de Qué sont sous le contrôle du roi assyrien. Il se peut que la présence de Sargon ait été « la réponse à un appel au secours d'Urikki, roi de Qué, soumis aux pressions des Phrygiens (Mushki en akkadien) et des Ioniens » (Lemaire, *NABU* 1987, 5-6). C'est la première mention dans les textes assyriens

des Indo-Européens, à part une brève référence aux Mushki à la fin du XII^e siècle lors de la première campagne de Téglath-Phalasar I^{er} dans la région.

À la suite de sa campagne, Sargon confirma Ambaris comme roi de Tabal, la région du plateau anatolien. Sargon y est allé sans doute à la recherche des richesses naturelles, car un fragment de ses annales se réfère « au moment où le secret des montagnes de Hatti fut révélé » (Postgate, dans *Power and Propaganda*, Mesopotamia 7, 199). En 713, Ambaris se révolta et envoya des ambassades auprès de Rusa d'Urartu et de Midas, roi des Phrygiens. La réaction des Assyriens était prévisible. Sargon nomma un gouverneur, Aššur-šarru-ušur, et procéda au déplacement de la population. La diplomatie assyrienne à l'égard de Midas se révèle bien dans la correspondance, voir chez Parpola, SAA I, n° 1, une lettre écrite quelque neuf ans après que Midas, suite à une série de défaites, se fut soumis au roi assyrien. Le roi phrygien semble même s'être converti en allié de Sargon : « Sans besoin de faire la guerre le roi phrygien est devenu notre allié » (Lanfranchi, SAA *Bulletin* II/1, 1988, 59-64 ; Hawkins résume la lettre, *Corpus* I/2, 427-428). Le texte révèle un Midas réel, le roi des Mushki, et le Midas mythique acquiert une dimension nouvelle. La position centrale de la Phrygie dans l'Anatolie, avec des frontières géographiquement mal définies, de l'Urartu jusqu'à la plaine de Konya, fit de la région une cible facile pour les envahisseurs cimmériens. La Cilicie à son tour a pu être ébranlée par cette irruption des peuples des rivages de la mer Noire (Crimée et Ukraine). La présence militaire des nomades cimmériens au Proche-Orient fut un élément perturbateur dans les plans de Sargon, conscient à tout moment de la situation politique de cette région extrême-occidentale de l'empire. La Chronique d'Asarhaddon fait état des pertes infligées aux Cimmériens (Grayson, *Assyrian and Babylonian Chronicles*, n° 14, 9 ; Glassner, *Chroniques mésopotamiennes*, n° 18). Les textes assyriens nous font bien comprendre que Phrygiens et Cimmériens se sont frottés aux Assyriens ainsi qu'à d'autres Sémites vivant en Cilicie, Sam'al ou Qué. Les sources grecques rappellent que des Grecs participèrent à la révolte de la Cilicie contre les Assyriens, voir Bérose (III, 2 ; Burstein, *Sources from the Ancient Near East* I/5, 24, n. 80).

Les références immédiates pour le récit des exploits de Kulamuwa et Panamuwa (rois de Sam'al), Azatiwada (la « providence » des Danouniens), l'Araméen Zakkur (roi de Hamath), sont à chercher chez les néo-Hittites plutôt que chez les Assyriens. Voici un modèle, Taras, le roi de Milid/Malatya (XI^e-X^e siècles) : « Je suis Taras, le Héros, le Seigneur du pays malizien. Quand je m'assis sur le trône de mon père, Tarhunzas, le dieu de l'Orage, se tint à mes côtés. Dans les pays de mes ancêtres j'ajoutai frontières sur frontières, vallées sur vallées ; je construisis la ville de Taita (?). Avec mon autorité, j'ai installé les Maliziens dans les villes... » (Hawkins, *Corpus* I/1, Izgin, 315). Entre 1000 et 950, Laramas, le roi ou plutôt le gouverneur de Gurgum (près de Kummukh), fils de Muwatalis, probablement le fondateur d'une longue dynastie, se vante d'avoir donné à la ville des vignobles et d'avoir rempli les greniers (*Corpus* I/1, Maraç 8, 253). Un



autre Laramas, vers la fin du IX^e siècle, dit avoir fait une meule et créé un grand grenier (Iskenderun, 259). Vers la fin du X^e siècle ou au commencement du IX^e, Hamiyatas, roi de Masuwari, avait mit les silos que son père avait créés sous la protection divine, voire à la disposition du dieu Tarhunzas « l'Alépin » (*Corpus I/1*, 232 ; voir l'index, *karuna*, p. 627. Le phénicien 'QRT de Karatepe (A I, 6) rend, on ne peut plus en douter, le louvite *karunazi*, « silos »). Salvini a analysé trois textes écrits dans l'akkadien d'Urartu où il est question de silos construits dans des bâtiments ; ce sont des silos du VIII^e siècle dont le texte donne la capacité (*Eothen*, Collana di studi sulle civiltà dell'OA 9, Studi e testi I, 131-149).

Les rois tiennent à laisser par écrit qu'ils ont construit une ville et ses fortifications ou un temple avec la chapelle des dieux nationaux, et qu'ils ont fondé les sacrifices pertinents. Katuwas, le roi de Karkémish (X^e-IX^e siècle), offre à Tarhunzas du « pain perpétuel » dans le temple qu'il avait construit (*Corpus I/1*, p. 98, § 12). Dans une autre inscription, le roi commémore une victoire en érigeant un trophée. Il assista lui-même à la procession organisée apparemment pour installer trois images divines sur un podium. L'inscription nous dit que le roi fit à cette occasion une fondation pieuse : du pain perpétuel pour les trois dieux ; en outre, un bœuf et un mouton pour Karhuhas, le dieu Cerf, un bœuf et un mouton pour Kubaba (Cybèle), et un mouton et un autre animal pour Sarkus (Ea), le dieu consort de Kubaba (p. 103). Dans la région de Til Barsip, à la même époque, Hamiyatas fonda la ville de Haruha et la mit sous la protection « céleste » de Tarhunzas (p. 231). Vivant dans un milieu culturel néo-hittite, Azatiwada, gouverneur des Danuniens, est très proche de son contemporain Kulumuwa. Dans son inscription en louvite et en phénicien, il rend un hommage sans réserves à la divinité, et après avoir dit qu'il a bâti la ville à laquelle il a donné son propre nom, il mentionne l'installation d'un culte au dieu local dans des termes proches de ceux employés par les rois néo-hittites. Grâce au louvite, on a pu comprendre le texte phénicien. Azatiwada précise le genre de fondation pieuse que la ville devra faire à Baal : W YLK ZBH L KL HMSKT, c'est-à-dire « toute la vallée lui offrira un sacrifice » : le sacrifice annuel, un bœuf et, aux temps du labour et de la moisson, un mouton (Hawkins, *Corpus I/1*, 54, § XLVIII, 261-272 : « and every river-land will begin to honour him » [louvite] ; commentaire, p. 64). Cette volonté de faire participer la nature au culte du dieu Baal n'est pas inusitée ; on peut rapprocher ce texte d'une inscription louvite de Tell Ahmar : au temps du roi Hamiyatas, l'« Alépin Tarhunzas » s'étendait jusqu'au fleuve (Hawkins : « the own (people ?) extended this god to the lower river », *Corpus I/1*, 232 et § 9), et des inscriptions de Karkémish et de Kummuh (Commagène) font état d'une cérémonie accomplie devant « le Seigneur Fleuve » (p.145, § 10 et p. 338, § 2).

Avec Aššurnaširpal II, au IX^e siècle, les Assyriens arrivent en Syro-Phénicie. Le roi commença une série de marches vers la Méditerranée dont une le mena de Karkémish à la plaine de l'Amiq (Pattina), puis dans la vallée de l'Oronte et finalement sur les pentes du mont Liban jusqu'aux villes de Tyr, Sidon, Byblos

et Arad. En 870, lors de la campagne autour de la boucle finale de l'Oronte, les chroniques nous laissent comprendre que la fertilité de la région, riche en blé, retint l'intérêt des Assyriens. C'était un milieu rural qui doit correspondre au premier peuplement araméen du site (Dion, 138). En 853, Salmanasar III marcha vers l'ouest à la rencontre d'une coalition conduite par Hadadézer, le roi araméen de Damas (Sader, 197). En 841, il eut affaire à nouveau aux troupes de Damas, puis il continua vers le Hauran, la région de Tyr, où il érigea sa statue, et Sidon. Sur le mont Liban, il érigea une autre statue à côté de celle de Téglath-Phalasar (RIMA 3, 54 : A.0.102.10, IV, 9 ; Dion, 196 ; Briend-Seux, *Textes du Proche-Orient Ancien*, 88). Cette campagne assyrienne porta sans doute un coup sévère à la puissance économique et militaire de Hazaël de Damas (Lemaire, dans *Fs. Garelli*, 99).

Contemporain de Panamuwa I^{er} fut le roi judéen Ozias. Il prit le pouvoir à seize ans et en régna cinquante-deux. Il est remémoré comme le roi qui contracta la lèpre mais il serait préférable de rappeler son parcours politique qui le place à côté de Panamuwa toujours dans la mouvance culturelle néo-hittite. Ozias rebâtit l'État, restaura des villes dans la région d'Ashdod et chez les Philistins, construisit des tours à Jérusalem et la fortifia ; construisit des tours dans le désert et y creusa des citernes ; disposa des laboureurs et des vigneron dans les montagnes et les vergers, car il avait le goût de l'agriculture (2 Chr. 26, 6-11). Différent du sien paraît avoir été le parcours politique de Jéroboam II, le roi d'Israël. Le deuxième livre des Rois se limite à dire que Jéroboam rétablit le territoire d'Israël depuis les abords de Hamath jusqu'à la mer de l'Araba (14, 25), mais qu'il déplut à Yahvé. Le livre du prophète Amos nous renseigne davantage sur le roi. La société qu'il nous révèle est divisée entre les puissants et les pauvres. À travers ses paroles, on découvre que le luxe de Samarie était le résultat des liens importants qui unissaient Israël à Tyr et peut-être à d'autres villes de la côte. Certes, on est loin de la mouvance néo-hittite dont témoignent les textes, strictement contemporains, des rois de Sam'al et du gouverneur des Danouniens. Le texte d'Amos serait le témoin du clivage culturel qui séparait le monde néo-hittite de celui des Cananéens.

Vers le milieu du VIII^e siècle le royaume de Sam'al connut des années difficiles — « les villes ruinées étaient plus nombreuses que les villes habitées » (Gibson, *TSSI* II, inscr. 14, ligne 4) —, et le roi Panamuwa II et son fils demandèrent l'aide du roi d'Assyrie. L'ordre rétabli, Barrakib put dire que tout était mieux qu'avant : l'agriculture fut florissante et l'inflation dont avait fait état le texte au moment de la crise (ligne 6) put être réfrénée puisque, suite, peut-être, aux réformes accomplies par les Assyriens, les marchandises devinrent bon marché (ligne 10 : ZLT *ex* ZLL, être sans valeur, léger, et MWKRW *ex* makar, « vendre » ; akk. *makkâru*, « trésor »). La transition d'un marché où les denrées alimentaires étaient chères à celui où on pouvait les avoir pour presque rien est bien décrite par 2 Rois, chap. 6 et 7 (cette amélioration fut aussi due à l'intervention du pouvoir assyrien). Sam'al prospéra à l'ombre de la protection assyrienne.

Kulamuwa qui avait été le premier roi de Sam'al à s'assurer cette protection fut aussi le premier roi qui put se faire construire un palais digne de ce nom. L'archéologie confirme le texte araméen. Ce palais de Sam'al était pour les rois « maison d'hiver et maison d'été » (*TSSI* II, inscr. 15, lignes 17-18). Dans les dernières décennies du VIII^e siècle, Barrakib se vante d'avoir construit un beau palais. La plupart des bâtiments retrouvés à Zinçirli datent de son règne. Sous la protection assyrienne, le roi a pu s'adonner à de grands travaux de construction (Sader, 188).

Le dieu Lune

Sur une stèle bien connue trouvée à Zinçirli (*KAI* 218), Barrakib s'est fait représenter sur un trône semblable à celui des rois assyriens avec son scribe, qui porte les instruments de sa profession. En haut, le croissant sur le disque est la représentation traditionnelle du dieu Lune. Le texte dit MR³Y B⁶LHRN ³NH BRRKB BR PNMW, « Mon seigneur est le Baal de Harran. Je suis Barrakib fils de Panamuwa ». Dans les inscriptions royales de Sam'al qui donnent la liste des divinités adorées dans le pays, le dieu Lune est mentionné sous le nom de Rakkabel, « l'aurige de Bel ». On voudrait savoir si l'invocation « Mon seigneur est le Seigneur de Harran » faite par Barrakib a une signification politique quelconque. Le culte par un roi à la divinité d'un pays voisin comporte la volonté de renforcer les liens politiques ou économiques avec ce pays. Le relief de Barrakib, en revanche, avec son nom dépourvu du titre de roi et la référence claire au culte ancestral que la ville de Harran dédiait à la Lune, relève de la dévotion personnelle du monarque plutôt que de la volonté d'affirmer une relation politique, d'autant plus que Harran n'était pas une ville voisine de Sam'al. La route entre Sam'al et Harran était difficile. On connaît les passages sur l'Euphrate utilisés par les Assyriens très au nord, à Samsat, puis on rejoignait Melid ; au sud, il y a le passage à la hauteur de Karkémish. Les textes mentionnent une « route royale » qui, de Harran, va vers le nord, à Maraç, et vers le sud, à Alep et Antioche. Des raisons de piété personnelle ont dû pousser le roi à ériger cette stèle. Le nom même du roi, Barrakib, un théophore du dieu Lune, plaide pour un acte de piété à l'égard de ce dieu puisque rakib, « aurige », est l'une des épithètes du dieu Lune.

Le relief semble représenter une chapelle en deux dimensions ; il montre le roi assis, accompagné par le scribe qui pourrait figurer la cour. L'image du roi est devant le dieu comme elle aurait pu l'être dans le temple de Harran. La lettre d'un fonctionnaire assyrien de Harran explique au roi Asarhaddon comment on allait placer les statues royales dans le temple du dieu Lune à Harran : les grandes images royales à droite et à gauche du dieu, celles, plus petites, des deux princes héritiers, devant le dieu (Parpola, *Letters from Assyrian Scholars*, AOAT 5/1, p. 5-7, n° 7 ; cf. p. 241, n° 286). Il semble que le plus souvent les statues royales étaient placées devant la divinité qu'elles adoraient. C'est le cas de l'image de

Barrakib devant le symbole du dieu. Les statues n'étaient pas installées dans le temple comme des objets d'art ou pour y être vénérées, mais pour implorer constamment la divinité d'accorder sa faveur (Lackenbacher, *Le palais sans rival*, 132-133). Le fonctionnaire qui, de Harran, écrit à Asarhaddon précise que d'après l'installation qu'il a faite, la Lune, chaque mois sans faute, à son lever et à son coucher, enverra des heureux présages. Ce sont les signes qu'attendait sans doute Barrakib assis sur son trône.

À la différence du nom du dieu Soleil qui est toujours Shamash dans l'aire ouest-sémitique, le dieu Lune ne porte pas toujours le même nom dans les textes. Nous avons vu qu'à Sam'al le dieu est appelé Rakkabel et la grande vénération que le roi lui porte ne l'a pas poussé à appeler le dieu de Harran autrement que « le seigneur de Harran » et non pas Sin qui est le nom traditionnel de la divinité en Mésopotamie. Au début du VII^e siècle, on trouve à Neirab, près d'Alep, dans les inscriptions funéraires, en araméen, de deux prêtres locaux, un comportement à l'égard du dieu Lune qui est analogue à celui du roi de Sam'al (on notera en passant que leurs stèles, aujourd'hui au Louvre, relèvent d'une nette influence néo-hittite, cf. Dion, 135). Les deux prêtres se présentent comme des adorateurs du dieu Lune qui, chez les Araméens d'Alep, reçoit le nom ouest-sémitique de Sahar, mais ils portent des noms théophores de Sin, le dieu de Harran, et non pas de celui d'Alep (Gibson, II, n^{os} 18 et 19).

Arpad

Bît-Agusi, entre Karkémish et Unqi, fut un royaume araméen de première importance avec un grand nombre de villes fortifiées, toutes sous l'hégémonie d'Aramé, probablement le fils de Gusi, le fondateur de la dynastie. En 870, Aramé paie tribut aux Assyriens. Bît Agusi commence à jouer un rôle prédominant dans la politique de la Syrie du Nord vers la fin du IX^e siècle. Son ascension est l'œuvre de 'Attaršumki qui fut capable d'arrêter la marche d'Adad-nerari III d'Assyrie vers le sud. Il fit d'Arpad, à 35 km d'Alep, une ville importante et de son territoire, un vrai royaume. 'Attaršumki commença par annexer Alep où l'influence culturelle néo-hittite était notable ; le louvite y était employé avec l'araméen. Alep, le grand centre du culte du dieu de l'Orage, avait été très en faveur chez les Hittites déjà au XVII^e siècle ; il est même probable que des membres de la première dynastie hittite aient été des prêtres du dieu. C'est de cette époque que date un texte de fondation qui commémore la construction du temple de Hebat la parèdre du dieu de l'Orage. Près d'Alep, Ain Dara, sur la rive gauche de l'Afrin, était un centre néo-hittite de grande importance à en juger par les restes archéologiques. La stèle d'Afrin, du IX^e ou VIII^e siècle (Hawkins, *Corpus* I/2, 386), mentionne le dieu Tarhunzas, mais avec le temps s'affirme dans la région l'élément araméen, outre une influence croissante des Assyriens. La politique d'annexion de 'Attaršumki était typique des monarques araméens qui suivaient l'exemple néo-hittite. Dion affirme très justement qu'ils

se contentaient parfois d'une hégémonie encore restreinte avant d'annexer plus complètement les États plus petits qui les entouraient. Certains d'entre eux comprenaient plusieurs « villes royales », en plus de leurs « villes fortifiées » et de plus humbles bourgades et villages. En temps de guerre, la perte de centres de premier rang n'était donc pas fatale au monarque.

Mais la puissance d'Arpad ne pouvait pas laisser indifférents les Assyriens. Dans la première partie du VIII^e siècle, les chroniques assyriennes mentionnent en effet des campagnes menées contre les Araméens d'Arpad, de Hamath ou de Damas. L'Urartu, au nord, et Damas, au sud-ouest, étaient des États prêts à faire face aux Assyriens. Entre ces deux pôles de résistance, Aššur-nerari V (754-745) fut capable d'imposer un dur traité d'alliance au roi araméen Mati'ilu, le fils de 'Attaršumki. Si le traité n'est pas respecté par Mati'ilu, précise le texte akkadien, toutes sortes de maux accableront son royaume et sa famille et, à l'intérieur de la ville, un seul homme sera laissé vivant pour qu'il puisse parler de la gloire du roi assyrien (Parpola, SAA I, n° 2, p. xxvii, 8-13).

Mati'ilu, roi d'Arpad, est aussi nommé dans deux des trois stèles araméennes qui furent trouvées en 1930/1931 à Sfiré, à quelque 25 km au sud-est d'Alep. Ces documents, importants pour l'étude de l'araméen, comportent des traités conclus entre Mati'ilu (MT⁹L fils de ʿTRŠMK ; cf. Bordreuil, *Catalogue des sceaux* [1986], n° 86), roi d'Arpad, et Bar-ga'yah de KTK, un partenaire puissant dont la personnalité nous reste encore inconnue malgré les recherches laborieuses faites par épigraphistes et historiens. C'est Bar-ga'yah qui impose les traités mais il est difficile de déterminer le rapport existant entre ces trois documents, et encore plus de comprendre les raisons politiques qui occasionnèrent leur rédaction. Une première constatation : ce Bar-ga'yah fait d'Arpad le centre du monde araméen puisque c'est à partir d'Arpad qu'il divise les royaumes araméens entre ceux d'en haut et ceux d'en bas, sans doute par rapport à la Syrie proprement dite. Une deuxième constatation : les textes mentionnent souvent « les rois d'Arpad ». Mati'ilu avait sans doute étendu sa domination sur un large territoire, et, à la manière des grands empires hittite et assyrien, il dut laisser ou appointer des roitelets locaux à la tête des différents districts de son royaume, en échange de leur soumission (Sader, 151). Il semble indubitable que ces rois étaient des vassaux de Mati'ilu. Le royaume est donc un État à structure politique complexe.

Ces trois stèles semblent renfermer deux traités dont l'un, entre Mati'ilu et Bar-ga'yah, est double et fait à des moments différents, et l'autre est établi entre le roi assyrien Aššur-nerari V et le roi d'Arpad. Dans le texte du premier traité, Mati'ilu apparaît dans une attitude de soumission à l'égard de Bar-ga'yah, peut-être était-il un vassal du roi de l'Urartu, qui exerçait alors une forte pression sur la région. Arpad avait en effet établi une alliance avec l'Urartu, ce qui expliquerait peut-être les campagnes assyriennes contre le royaume (les rapports d'Arpad avec l'Urartu, plus précisément le fait que ce royaume araméen ait été dans la mouvance urartéenne, pourrait expliquer la progression de l'araméen vers le nord-est, Dion, 133 ; inscr. de Bukân, Teixidor, *Semitica* 49, 1999, 117-121).

Le deuxième traité serait d'Aššur-nerari V avec Mati'ilu, mais leurs noms y manquent. Tous ces documents, outre celui déjà mentionné, qui stipule en akkadien le traité d'Aššur-nerari avec Mati'ilu, nous renseignent indirectement sur la tension peut-être plus politique que militaire qui dut exister entre l'Assyrie et le roi d'Arpad.

Ces traités sont appelés *dy*, 'adê. L'institution du pacte juré entre deux partenaires, c'est-à-dire les 'adê, s'installe dans l'administration assyrienne vers le milieu du VIII^e siècle. Le traité en akkadien serait la contrepartie du texte araméen de Sfiré sans que l'un soit la traduction de l'autre. Dans ces pactes jurés entre les deux États le royaume d'Arpad apparaît certainement dans une position peu avantageuse. Une raison pour penser que le texte araméen fait état d'un traité conclu avec le roi assyrien et non pas avec un prince quelconque est l'importance attribuée à la maison royale. En assyrien, 'adê est quasi synonyme du serment fait par un vassal assyrien, un serment imposé, juré. Le terme indique donc une situation unilatérale : le souverain assyrien n'est pas lié à son partenaire. Ces traités jurés ne pouvaient qu'être acceptés par la partie la plus faible ; les sujets avaient des avantages à se soumettre au plus fort. Au I^{er} millénaire, les archives assyriennes montrent « que tous les groupes sociaux sont astreints à ces conventions jurées » et que les clauses des serments prévoient l'obligation de fournir des renseignements, de monter la garde pour le roi d'Assyrie, d'obéir à ses instructions, de rompre toute relation avec ses ennemis, de l'assister, au contraire dans toutes ses expéditions (Garelli, cité par Durand dans *Fs. Garelli*, p. 69). Notons d'ailleurs que toutes ces obligations figuraient dans les traités de vassalité de l'empire hittite. La question a été pendant un certain temps de savoir si les Assyriens avaient créé l'institution des traités jurés, c'est-à-dire des 'adê. Puisque la documentation de Mari et celle apportée par les textes néo-assyriens « sont à bien des égards d'inspiration identique », il faudra conclure que l'institution « ne saurait avoir une origine spécifiquement araméenne, mais qu'elle doit être considérée comme un fait d'inspiration syrienne plus générale » (Durand, 70).

Les traités, les pactes, les engagements conclus entre deux États dont l'un est la toute-puissante Assyrie et l'autre un vassal araméen révèlent l'inégalité de l'accord. D'après le texte akkadien (Sader, 121 ; Parpola-Watanabe, SAA II, 11), Mati'ilu devra se joindre à Aššur-nerari avec ses forces et ses chars ; la même idée se trouve dans le texte araméen, Sfiré I B, 31ss. Un bon résumé de la force contraignante du serment est dans cette phrase du texte akkadien (Sader, 122) : « Si notre mort n'est pas ta mort, si notre vie n'est pas ta vie... qu'Assur transforme ton pays en désert ». Sfiré III est écrit au seul avantage du roi qui fait le pacte avec le roi d'Arpad, ce qui conforterait l'idée qu'il s'agit du roi assyrien.

Hamath

La ville de Hama est habitée depuis une longue antiquité, mais le nom de « Hamath » n'est connu qu'au I^{er} millénaire avant n.è. Hamath apparaît comme un

pays d'abord dans les sources louvites, puis dans les assyriennes ; les références à la ville proprement dite y sont toujours douteuses (Hawkins : « ... the name has been identified in the Ebla archives of the mid-IIIrd millennium B.C. though not apparently in contexts which provide information beyond the existence of the place at the period », dans *Corpus I/2*, 399-400 et n. 29). Au IX^e siècle, le royaume de Hamath était sous la domination des monarques louvites. Urhilina, roi de Hamath, fils de Paritas, nous dit qu'il construisit la ville et un temple pour Ba'alat (Pahalatis), une divinité sans doute sémite. On peut même se demander si cette Ba'alat (*Corpus I/2*, 405), dont le roi Urhilina singularise le culte, n'est pas la fameuse Ba'alat de Byblos. La présence de commerçants des villes de la côte phénicienne dans l'arrière-pays du golfe d'Iskenderun est attestée à l'époque d'El-Amarna. Au VIII^e siècle, le phénicien est employé à Karatepe et l'imagerie du banquet funéraire dans quelques reliefs néo-hittites se compare facilement avec celle du sarcophage d'Ahirom. Il n'est pourtant pas certain que Ba'alat soit devenue la divinité principale de Hamath ; le culte au dieu Tarhunzas, mentionné dans cette même inscription, reste celui du dieu suprême. Toutefois, les monuments et les textes louvites révèlent l'existence d'une dévotion particulière à cette Pahalatis qui reçoit l'épithète de « Reine » pendant le règne du fils d'Urhilina. Nous trouvons encore la divine « Reine du pays » dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, en Unqi dans la vallée de l'Amuq (*Corpus I/2*, 361 ; voir Kirçoglu, 384), un royaume voisin de Hamath. Le culte rendu à la « Reine du pays » ne serait pas à confondre avec celui d'une divinité chthonienne, comme pourrait être le culte de la « Reine de la Terre » attesté à Karkémish (*Corpus I/1*, 184, § 9). Hawkins remarque : les hiéroglyphes hittites distinguent bien entre REGIO et TERRA.

Les textes cunéiformes du règne de Salmanasar III (858-824) présentent Urhilina comme le leader de l'opposition anti-assyrienne en Syrie et ce fut probablement sa ténacité qui lui permit d'organiser, avec l'aide de Hadadézer de Damas, une coalition de douze rois contre le roi assyrien. Hamath exerçait une certaine domination sur ces principautés (Dion, 186-189). La coalition ne fut sans doute pas la conséquence d'un engagement formel entre ces États ; ce fut plutôt la peur de l'ennemi commun qui les obligea à s'unir pour empêcher la marche des Assyriens vers le sud. La bataille eut lieu à Qarqar sur l'Oronte, en 853. Elle se solda par un échec de l'Assyrie, mais la coalition syrienne se rompit peu de temps après. Urhilina fut le seul roi de la coalition à subir de lourdes pertes territoriales (Sader, 227-228).

Parmi les réussites d'Urhilina (*Corpus I/2*, 405), un texte remarque que les gens pouvaient se promener en sécurité, ce qui rappelle ce dont se flattait Azatiwada. Urhilina et son fils Uratamis construisirent le quartier royal dans la partie sud de l'actuelle citadelle de Hamath (Fugmann, *Hamath II*, 1, 278). La forteresse, c'est-à-dire la citadelle ou peut-être la muraille de la ville basse, fut construite, ou plutôt reconstruite par Uratamis (*Corpus I/2*, 413). Le texte louvite emploie cinq fois le même terme pour forteresse ; cela ne semble pas vouloir

dire qu'il s'agit de cinq forteresses différentes mais de la construction en cinq sections de la citadelle. On ne peut pourtant pas exclure qu'il s'agisse de fortifications dans cinq lieux différents dont trois sont près du fleuve qui, à Hamath, ne peut être que l'Oronte. Les inscriptions commémorant ces travaux figuraient sur des blocs découverts dans les environs de la colline de la citadelle. Ils « semblent avoir fait partie du jambage d'une porte ». On peut donc « s'imaginer qu'il s'agit d'inscriptions monumentales placées autrefois aux portes d'entrée de la ville ». La forteresse « était probablement du même type que celles des reliefs des portes de Balawat commémorant les campagnes militaires de Salmanasar III ». L'une des représentations de ville fortifiée à Balawat pourrait être celle de la ville d'Uratis ; l'image d'un prince âgé reposant sur le lit serait alors celle du roi lui-même (Riis-Buhl, *Hamath II*, 2, 10-13).

L'inscription d'Uratis fait état du contrôle qu'il exerça sur le bassin de l'Oronte, sur Alep et peut-être même au-delà de la steppe syrienne, sur le moyen Euphrate (*Corpus I/2*, 413-414). Le texte fait une référence précise aux habitants de la vallée de Harpatu, de la vallée de Lake et de la vallée de Musanipa ainsi qu'aux gens qui viennent d'Alep, du mont Liban et de lieux non encore identifiés (*Corpus I/2*, 413). Le roi affirme cinq fois que c'est lui qui créa la forteresse mais que ce sont ces gens-là qui la construisirent. La collaboration apportée par les régions voisines souligne l'importance de la réalisation (voir Lebrun, *Transeuphratène* 6, 1993, 20). La mention de « la vallée Laqéenne » serait une référence aux rapports que le royaume d'Uratis a pu entretenir avec Laqe (Laqu), la région du moyen Euphrate. Cette relation avec un territoire au-delà de la steppe syrienne ne semble pas être invraisemblable. Lors des fouilles danoises des années 1936-1938 à Hamath, on trouva une lettre en écriture et langue néo-babyloniennes de Marduk-apla-ušur de Suhu, la région du moyen Euphrate au sud de Laqu, adressée au roi Uratis (écrit Rudamu). Le document date des environs de 838. Ce Marduk-apla-ušur était une sorte de roitelet puisqu'il appelle Uratis « frère ». Il lui dit qu'il a reçu sa lettre mais qu'avant même de la recevoir, il lui avait écrit et envoyé une tablette au sujet d'Adad-nadinzeri, un gouverneur de Suhu. Marduk-apla-ušur accuse celui-ci, dans sa lettre au roi, d'avoir gaspillé ses biens et ceux du roi. Les deux personnages étaient sans doute des rivaux et il est possible qu'ils aient contrôlé différentes parts du Suhu. Toutefois, Marduk-apla-ušur semble contrôler 'Anah, la ville principale, car à la fin de sa lettre, il souhaite que 'Anah et Hamath soient « fortes » (Parpola, *Hamath II*, 2, Appendix I, 257-265). Ces rapports avec les régions du moyen Euphrate ne firent que s'intensifier puisque quelques années plus tard, on verra un condottiere de 'Anah prendre le pouvoir à Hamath. La connivence de Marduk-apla-ušur de Suhu avec le roi Uratis ne faisait que continuer la politique d'Urhilina qui avait su organiser une coalition d'États disparates et non pas si proches les uns des autres.

La fin de la dynastie hittite à Hamath arriva probablement avec Zakkur. Il semble s'être emparé du trône comme un usurpateur venu de l'Est, de 'Anah,

la ville du moyen Euphrate. Sa stèle de victoire, trouvée à 85 km au nord de Hamath et conservée maintenant au Louvre (Gibson, *TSSI* II, n° 5), nous renseigne sur sa personnalité politique. L'inscription en araméen témoigne du moment où le royaume passe d'une dynastie anatolienne avec une écriture hiéroglyphique louvite à une autre, de souche araméenne, avec sa langue propre. Dans les premières décennies du VIII^e siècle, Zakkur constitue, avec l'annexion du Lu'ush, un royaume d'une certaine importance.

Une intervention « miraculeuse » et très favorable de la divinité (comprendons plutôt *du roi assyrien*) permit à Zakkur d'échapper à une coalition de royaumes ennemis. La stèle d'Antakia, dressée par Adad-nerari III en 796 pour régler un problème de frontière entre le royaume de Zakkur et Arpad, fait état de l'intérêt du roi assyrien pour la région. En réalité, il s'agissait de définir le contrôle contesté d'une section de l'Oronte, et ce fut le généralissime de l'armée assyrienne, Shamshi-ilu, peut-être parce qu'il connaissait bien le terrain, qui établit avec le roi une division équitable du fleuve à partir de la ville de Nahlasi, laquelle devint avec ses champs, ses potagers et ses murs, sans doute des cultures en terrasse, la propriété d'Arpad (pour Shamshi-ilu, voir déjà *Annuaire 1999-2000*, p. 690). Le libellé de la stèle détermine la frontière qui désormais va diviser les terres, sans doute d'une manière nouvelle, puisque aucune référence n'est faite aux droits antérieurs de l'un ou de l'autre roi. L'autorité du roi assyrien apparaît ainsi comme la seule source de droit : elle s'impose soit parce qu'elle est toujours présente, soit parce que son rôle de grande puissance est accepté sans hésitation (Ponchia, *L'Assiria e gli stati transeufratici*, 1991, p. 11, avec un commentaire important ; Hawkins, *Corpus* I/2, 401, n. 46 ; RIMA 3, A.0.104.2). Ce règlement territorial « est probablement postérieur (et c'est peut-être le résultat) du conflit », relaté dans l'inscription de Zakkur, qui l'opposa à la coalition des rois (Sader, 229). Une confirmation du pouvoir de Zakkur dont témoigne l'inscription vient de la Mésopotamie. Les archéologues anglais ont trouvé à Nimrud deux plaques d'ivoire inscrites en caractères araméens, l'une portant le nom de Hamath l'autre celui de Lu'ush. Il s'agit de butin pris à Hamath par le roi assyrien.

Damas

Au sud de Hamath, Damas, moins imprégnée de culture néo-hittite, va être au IX^e siècle le centre de la vie politique des Araméens à l'ouest de l'empire assyrien. Son statut de capitale du royaume d'Aram est bien établi. Le terme « Aram » est connu à la fin du II^e millénaire ; les textes assyriens distinguent entre le nom du pays Aram et le nom de Damas. Dans l'inscription de Zakkur (A, 4), c'est le nom du royaume d'Aram qui est mentionné dans la liste des États qui attaquèrent le roi de Hamath. En dehors des textes bibliques, il n'existe aucun témoignage qui nous dise que Damas ait appartenu au monde araméen avant le IX^e siècle. La ville n'échappe pas aux conditions désertiques de la plaine

voisine mais depuis l'antiquité, au milieu d'une oasis, Damas s'était enrichie de plantations sur lesquelles s'acharnèrent Salmanasar III et Téglaath-Phalasar III (références chez Dion, 177).

On ne peut pas ignorer ici les références aux Araméens de Damas que le texte biblique fait à propos de David. L'historicité de David est à bon droit mise en question aujourd'hui. Le monde quasi imaginaire décrit par les deux livres de Samuel et le premier livre des Rois serait antérieur au Hadadézer, roi de Damas, que les textes assyriens permettent de dater vers le milieu du IX^e siècle. La Damas au centre de l'activité belliqueuse de David serait donc du début du X^e siècle. Toutefois, David n'est aucunement connu en dehors de l'historiographie biblique (les élucubrations sur la stèle de Tel Dan mises à part, voir *Annuaire 1999-2000*, 693-694. Dans le *Fs P.-E. Dion* [Daviau, Wevers, Weigt, éd., JSOT Suppl. 325], Ehrlich, p. 57-71, soutient que *bytdwd* reste un *conundrum*, et Couturier, p. 72-98, pense qu'il signifie Juda, « la maison de David » ; Galil, *PEQ* 103, 2001, 16-21, de son côté, pense qu'il faut rassembler les morceaux autrement). Selon le texte biblique, David aurait battu les Philistins, les Moabites et un certain Hadadézer, fils de Rehov, roi de Çoba (2 S 8), qui n'est pas à confondre avec Hadadézer, roi de Damas, qui fit la guerre contre les Assyriens au côté d'Urhilina, roi de Hamath. Les Araméens de Damas seraient allés au secours de ce roi de Çoba. Pour Eupolème, l'historien juif du II^e siècle avant n.è., Çoba est la région des Ituréens, donc Chalcis. L'identification paraît assurée (Dion, p. 174 ; Eupolème *apud* Holladay, *Fragments from Hellenistic Jewish Authors* I, 116, n. 20). David tua 22 000 Araméens, installa des garnisons dans le territoire de Damas et soumit les populations au tribut. La première bataille contre les Araméens gagnée, David marcha sur Jérusalem et s'empara de la forteresse de Sion (1 Chr 11, 6). Dans le dénombrement du peuple, ordonné par David, ses recenseurs arrivent jusqu'à Tyr et Sidon, preuve de l'intention du roi d'intégrer la côte phénicienne dans son royaume (2 S 24, 15). Les guerres contre les Araméens auraient mené David jusqu'à l'Euphrate puisqu'une de ses campagnes aurait eu lieu quand le roi de Çoba approcha le « fleuve ». Selon Eupolème, David combattit les riverains de l'Euphrate et arriva jusqu'à la Commagène. Eupolème n'hésita pas à ajouter à ses victoires, une de plus, celle que David aurait gagnée contre les Nabatéens, anachronisme étonnant car leur existence n'est attestée qu'à partir du IV^e siècle avant notre ère. L'auteur juif agrandit encore la renommée, si l'on peut dire internationale, de David en le mettant en relation avec Apries, le pharaon de la XXVI^e dynastie, ce qui est également anachronique puisque ce pharaon est connu dans la première moitié du VI^e siècle.

Ces ajouts d'Eupolème à l'histoire de David nous apprennent que pour lui, et cela a pu être le cas pour d'autres intellectuels hellénistiques qui ont écrit sur Moïse et l'Exode (Démétrios le Chroniqueur, Artapan, Ézéchiël le Tragique), le David biblique n'a pas de consistance historique et par conséquent des aspects de sa personnalité, absents du texte canonique, peuvent être ajoutés pour complé-

ter le profil du personnage. Là, nous sommes au cœur de l'école herméneutique d'Alexandrie dans laquelle se sont formés les intellectuels, juifs et non juifs, de la fin du I^{er} millénaire avant notre ère. On sait que le grand axe de la culture grecque s'était constitué autour de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* regardées comme l'expression d'une révélation de la vérité humaine et divine, et c'est dans cette Alexandrie hellénistique que fut créé et mis au point le corpus des écrits homériques tel que nous le possédons aujourd'hui. « L'histoire du texte d'Homère, dit Georges Gusdorf (*Les origines de l'herméneutique*), représente la première grande réussite de l'herméneutique, dont le mérite revient à l'immense labeur philologique des savants du Musée ». Il fallait créer l'herméneutique pour rendre le texte compréhensible malgré son archaïsme et l'usure des siècles ; l'herméneutique nettoie, explique, enrichit le texte. Le parallélisme entre les poèmes homériques et le texte hébreu mais surtout grec de l'Ancien Testament, peut ne pas être parfait, ne serait-ce que parce que le texte biblique est un texte foncièrement religieux qui se veut immuable dans la lettre et il est resté tel. Mais cela n'était pas la position d'Eupolème et d'autres comme lui. Pour eux, l'exégèse du texte biblique se développe en synchronisme avec l'interprétation des écrits du classicisme. La comparaison entre l'une et l'autre est, à mon avis, possible parce que l'interprète alexandrin considère que l'œuvre n'est pas un document historique figé, qu'elle est susceptible d'un commentaire qui l'enrichit, d'une glose, voire d'un ajout. Libéré de toutes les contraintes chronologiques, Eupolème a pu compléter à sa guise la figure idéale de David en lui attribuant la victoire militaire qui lui manquait et la relation politique avec l'Égypte qui exaltait son statut de leader exemplaire du peuple d'Israël. Les commentaires d'Eupolème permettent de dire que relativiser sinon mettre en doute l'historicité de la figure de David n'est pas un phénomène nouveau. L'importance du personnage se révèle non pas dans l'histoire de la Syro-Palestine mais dans la théologie yahviste. La narration des exploits de David n'a pas d'intérêt pour l'historien des Araméens même si ses exploits sont au centre des textes soi-disant historiques, les livres de Samuel et le premier livre des Rois. Certes, l'auteur post-exilique veut présenter David comme une figure idéale mais on ne peut pas exclure qu'il ait aussi voulu le placer dans un contexte historique. Il a décrit le royaume de David en pensant plutôt à la juridiction que le roi perse avait donnée à Esdras sur un territoire qui s'étendait de l'Euphrate jusqu'au torrent de l'Égypte. David incarnait certains aspects de l'idéologie royale, David préparait surtout l'arrivée du mythique Salomon, inventé pour lui donner la tâche suprême de la construction du temple, un temple qui d'ailleurs participe de l'aura mythique de son fondateur (Bordreuil, Briquel-Chatonnet, *Le temps de la Bible*, p. 236).

La Babylonie

Tout au long du IX^e siècle, l'Assyrie et la Babylonie ont voulu se défendre contre les vagues araméennes, mais la Babylonie a eu plus de mal que l'Assyrie à résister à ces invasions. Les Araméens de Babylonie se virent traiter de brigands

par le pouvoir assyrien (prisme de Sargon II : Gadd, *Iraq* 16, 1954, 192-193 ; Millard, *JNES* 39, 1980, 153-155 ; en dernier lieu Dion, 23-24). Les Chaldéens, une population dont l'origine exacte reste inconnue, s'installèrent dans le pays des marais au sud de la Babylonie et le long de l'Euphrate. On ne connaît pas leur langue mais les quelques noms connus sont d'origine ouest-sémitique. Les rois chaldéens portent tous des noms babyloniens. Parmi les grandes tribus chaldéennes mentionnées par les textes, Bit-Dakkuri, Bit-Amukani et Bit-Yakin sont probablement les plus importantes. Leur habitat fut assez stable ce qui leur permit de pratiquer l'agriculture, en outre de contrôler les voies commerciales avec le Golfe. Les Assyriens leur imposèrent de lourds tributs, détruisirent leurs villes et leur firent subir plusieurs déportations (Frame, *The Oxford Encyclopedia, Archaeology in the Near East I*, 482-484). Les Araméens, de leur côté, se font connaître au sud de la Mésopotamie un siècle après les Chaldéens ; ils forment des tribus de dimensions réduites, parmi lesquelles se distinguent les Puqudu et les Gambulu. Ils sont moins enclins que les Chaldéens à accepter les us et coutumes des Babyloniens. Chaldéens et Araméens se rencontraient sans doute à Nippur, une ville située entre un conglomérat de villes anciennes au nord-ouest, les tribus chaldéennes très prospères et les Araméens, pasteurs, de part et d'autre du bas Tigre. Pour les Araméens, en particulier, Nippur semble avoir été un lieu de rencontre. Le culte qu'ils rendaient à Bel était la synthèse des cultes ancestraux dédiés à Enlil et Marduk (Cole, *Nippur in the Late Assyrian Times, ca. 755-612 B.C.*, SAAS IV, p. 17-19). Une lettre adressée à Assurbanipal dit qu'à Nippur, il y avait beaucoup d'étrangers (CAD L, p. 214, voir Oded, dans *Studies in History, Geography and Biblical Historiography*, Galil, Weinfeld, éd., Leyde 2000, 91-103, 100-101)

Dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, la Babylonie fut en pleine révolte contre l'Assyrie. En 720, Mérodachbaladan (Marduk-apla-iddina II) se fit élire roi de Babylone et forma une coalition avec les Élamites contre Sargon. Le roi assyrien fut battu et la place de Mérodachbaladan sur la scène politique se précisa. Le texte d'Ésaïe 39, 1-4 (voir 2 R 20, 12) nous montre bien que le nouveau roi de Babylone voulait pratiquer une politique internationale, et tout à fait personnelle, à l'égard de l'Assyrie : cf. 2 Chr. 32, 27-29. Il est évident qu'une entente entre Babylonie et Juda, deux royaumes assez éloignés l'un de l'autre mais adonnés, ensemble, à un commerce international à travers le désert d'Arabie, ne pouvait que contrarier la politique des Assyriens au sud de la Mésopotamie. La réaction assyrienne eut lieu sous Sennachérib ; il se débarrassa facilement d'une coalition de Chaldéens, Élamites et Arabes et mit en fuite Mérodachbaladan. Avec sa défaite, la Babylonie perd son indépendance et il faudra attendre soixante-dix ans avant l'arrivée de Nabopolassar (625-605), le fondateur de la dynastie chaldéenne. Sous son règne mais, surtout, sous celui de Nabuchodonosor II (604-562), le royaume néo-babylonien reprit l'héritage de l'administration assyrienne en Syrie-Palestine et annexa une partie de la Cilicie ; les campagnes néo-babyloniennes contre l'Égypte se soldèrent pourtant par des

échecs. L'Assyrie avait été pendant six siècles l'ennemi le plus dangereux des Araméens, surtout au sud de la Mésopotamie, mais là où l'Assyrie avait échoué, Babylone réussit à promouvoir un processus d'acculturation chez ces mêmes Araméens. Babylone se présentait comme la dépositaire des vieilles traditions de la Mésopotamie. Les Araméens orientaux formèrent des couronnes de petits États tribaux autour de Babylone, Uruk, Ur, Nippur ou Borsippa, et firent cause commune contre l'Assyrie lors de l'arrivée au pouvoir de la dynastie chaldéenne. Chez les Araméens de l'Ouest, la culture babylonienne a dû se greffer sur des modes de vie qui relevaient encore du monde néo-hittite dont étaient sortis leurs royaumes. Configurations tribales et royaumes disparaissent avec la domination babylonienne ; on ne voit plus les Araméens comme tels sur la scène politique : ils semblent ne survivre, pourrait-on dire, que par leur langue.

Après plusieurs tentatives pour établir des têtes de pont sur la rive droite de l'Euphrate aux environs de Karkémish, Nabuchodonosor attaqua la ville avec une grande armée. Karkémish avait été réduite à l'état de province assyrienne par Sargon après 717. On connaît les gouverneurs de la première moitié du VII^e siècle (Hawkins, *Corpus I/1* : Karkémish « was the scene of the last stand of the remnant of Assyria supported by Egypt », p. 76 et n. 46). Le texte de la chronique babylonienne résume l'opération ainsi : « Quant au reste de l'armée égyptienne, (ceux) qui avaient échappé à la défaite et qui étaient indemnes, les troupes (babyloniennes) les rejoignirent (dans le district de Hamath) et les battirent si bien que pas un seul homme ne rentra dans son pays » (Grayson, *A. B. Chr.*, n° 5, p. 99 ; Glassner, 198-199). Après Ninive et Harran, la victoire de Karkémish ouvrait la porte du Levant aux Babyloniens. La même chronique relate que dans sa septième année (598), Nabuchodonosor prit Jérusalem : « Il y installa un roi de son choix. Il y prit un lourd tribut et rentra à Babylone » (Glassner, 200 ; cf. Wiseman, *Chron. Chald. Kings*, p. 32-36). À ce propos, Fl. Josèphe cite Bérose (IV^e-III^e siècle) dont on connaît l'œuvre grâce aux extraits de Polyhistor (I^{er} siècle), qui à son tour est cité par Eusèbe de Césarée. Nabuchodonosor, informé, en Syrie, de la mort de son père, « régla les affaires de l'Égypte et des autres pays ; les prisonniers faits sur les Juifs, les Phéniciens, les Syriens et les peuples de la région égyptienne furent conduits, sur son ordre, à Babylone par quelques-uns de ses amis avec les troupes les plus pesamment armées et le reste du butin ; lui-même partit avec une faible escorte et parvint à traverser le désert jusqu'à Babylone. Trouvant les affaires administrées par les Chaldéens et le trône gardé par le plus noble d'entre eux, maître de l'empire paternel tout entier, il ordonna d'assigner aux captifs, une fois arrivés, des terres dans les endroits les plus fertiles de la Babylonie » (*Contre Apion* I, 136-139 ; CUF, Reinach, comm. p. 27, n. 3).

Juda était sous l'hégémonie de deux puissances, Babylone et l'Égypte, cf. Jérémie 2, 15 et 19. Les rapports de Juda avec l'Égypte sont difficilement visibles dans des documents autres que la Bible. Quelques témoignages littéraires, pourtant, mettent en relief une forte présence militaire égyptienne non pas seule-

ment à Megiddo mais beaucoup plus au nord, à Hamath, Alep et même à Karkémish et Harran. Dans l'*ostracon* III de Lakish, de la fin du VII^e siècle, nous trouvons une référence rapide à un militaire, « un chef d'armée », qui va en Égypte. Il s'agit d'un message envoyé du royaume de Juda à l'Égypte à un moment où la politique extérieure de Jérusalem était l'objet d'une polémique interne aiguë entre partisans de l'Égypte et partisans des Babyloniens. En 588, on approche de la fin. Yahvé l'avait dit, en s'adressant à ceux qui voyaient dans le pharaon leur sauveur : « L'armée de Pharaon est sortie à votre secours ? elle va s'en retourner en son pays d'Égypte. Les Chaldéens reviendront attaquer cette ville », Jér. 37, 7-8 ; cf. pourtant l'oracle de Jér. 51. Babylone assura sa maîtrise sur le monde sémitique de l'Ouest par sa domination sur les quatre grandes villes de Harran, Karkémish, Hamath et Jérusalem.

L'accession de Nabonide au trône de Babylone ne provoqua pas de bouleversements à la cour et pourtant c'était un usurpateur, né dans une famille araméenne qui avait été déportée de Harran. À partir de 556/555, il mena selon la chronique (Grayson, n^o 7), trois campagnes militaires, d'abord contre la Cilicie (Hume, en babylonien) — renseignement complété par une inscription qui informe que, de retour à Babylone pour la fête du Nouvel An, Nabonide offrit de grandes quantités d'or et d'argent à Marduk, Nabu et Nergal, et dédia 2 850 prisonniers de guerre comme esclaves au service de leurs temples. La section qui correspond à la deuxième année comporte deux lignes seulement ; le texte dit qu'il faisait froid à Hamath ; cela pourrait expliquer l'absence, ou plutôt l'interruption de la campagne militaire. Pour la troisième année, la chronique mentionne une campagne dans l'Ammanus qui dut mener l'armée jusqu'à Édom.

Le contrôle de la Cilicie orientale était particulièrement difficile pour les Babyloniens. L'action de Nabonide en 585 comme médiateur entre Lydiens et Mèdes (Hérodote I, 74 : « ils eurent pour médiateurs Syennesis de Cilicie et Labynétos de Babylone »), avant d'être roi, n'aida pas le monarque à garder ce territoire qui était jalousement convoité par les Mèdes. Ce fut lors de la sixième année de Nabonide qu'Astyage, le roi des Mèdes, engagea de violents combats contre Cyrus, roi d'Anšan. Après la défaite d'Astyage, Cyrus, maître d'Ecbatane, prit à son compte les ambitions d'Astyage. Les événements de Perse inquiétèrent Nabonide et face à la nouvelle situation politico-militaire, il s'allia à Crésus, roi de Lydie, et au pharaon Amasis, une erreur tactique qui indisposa Cyrus contre lui (Briant, p. 44-45). Crésus tenait en son pouvoir l'ensemble de l'Anatolie, mais pas la Cilicie et le Tabal. On sait par Hérodote (I, 74) que l'Halys constituait la ligne de partage entre la Lydie et le royaume des Mèdes (Wiseman, *Chron. Chald. Kings*, p. 42 ; cf. Xénophon, *Cyropédie* II et VI). La grande campagne militaire de Cyrus vers l'Ouest eut lieu pendant la neuvième année du règne de Nabonide. Cyrus s'empara de Sardes après un siège de quatorze jours (Hérodote I, 84). La chute de cette ville changea l'équilibre des forces ; pour le futur politique de la région, elle fut aussi importante que la chute de Ninive. La campagne de Nabonide dans l'Ouest puis en Arabie coïncide avec la victoire de Cyrus sur

Astyage. Son départ pour Teima montre bien qu'il ne considérait pas la montée des Perses comme dangereuse pour son pays et ses possessions en Syro-Palestine.

Les déportations

Pendant la première partie du I^{er} millénaire, des milliers d'Araméens s'étaient établis sur les marches frontières de la Mésopotamie. L'araméen réussit à acquérir en Mésopotamie la même importance que l'akkadien (Fales, *Aramaic Epigr. on Clay Tablets*, p. 35 ; Dion, 218). Cette symbiose de l'akkadien et de l'araméen enrichit certes l'araméen (mais elle a pu retarder son développement comme langue littéraire). Ce fut aussi le prélude au bouleversement social qu'allait produire la politique systématique de déportations à laquelle les rois assyriens et babyloniens soumirent les populations des territoires conquis, une politique vaste et méticuleuse qui déracinait les personnes et leurs langues. Les inscriptions royales et les documents de la pratique en apportent ample témoignage.

Les rois du début du VIII^e siècle déportent par dizaines de milliers, puis, avec Téglat-Phalasar III, on passe à près de 400 000 et à près de 470 000 sous Sennachérib. On peut estimer que la réalité avoisine au total 4 500 000 âmes. Déporter les habitants n'était pas chose nouvelle mais jamais ces opérations n'avaient atteint une telle ampleur (Joannès, *La Mésopotamie*, 42). La déportation visait à ramener de la main-d'œuvre des villes et des campagnes conquises. Les déportés partaient en groupes, par familles, ce qui les empêchait de se disperser ou de s'enfuir ; parfois ils emmenaient avec eux leurs animaux et leurs biens, comme les lits, les tables ou les haches (Fales, Postgate, SAA XI, 105-106). Les sources permettent de dire que les déportés étaient traités déceimment, ce qui est compréhensible si on voulait les utiliser comme main-d'œuvre ; une lettre, par exemple, les décrit construisant le palais de la reine à Ekallaté, sur le Tigre, au nord d'Assur (Parpola, SAA I, 84). Un officier de l'administration de Sargon dit au roi que des maisons adéquates pour les déportés doivent être construites : « "The houses which are b[eing built] should be coated with [bitumen] as in Ba[qarru] ", the king, my lord, knows that winters are very severe here » (Fuchs, Parpola, SAA XV, n° 41). Particulièrement intéressantes sont deux lettres dont l'une décrit des déportés et des prisonniers de guerre fiévreux suite au froid et à la traversée des montagnes, et l'autre annonce l'envoi de provisions qui permettront de les nourrir pendant un mois (Lanfranchi, Parpola, SAA V, n^{os} 156 et 242).

Les déportations en masse entraînaient un brassage inévitable de populations. 30 000 habitants de Hamath furent transplantés dans le Zagros et remplacés par 18 000 Araméens de la rive gauche du Tigre. Selon 2 R 17, 5-6, le roi d'Assyrie (Salmanasar V et Sargon) vint assiéger Samarie. Une fois la ville prise, Sargon, probablement (Na'aman, Zadok, *Tel Aviv* 27, 2000, 178), déporta les Israélites en Assyrie, les établit à Halah, sur le Khabour, et dans les villes des Mèdes. Les Assyriens transféraient les populations à des endroits éloignés de leur lieu

d'origine, essayant toujours de combler la dépopulation que, parfois, eux-mêmes avaient créée (Oded, *Mass Deportations*, 27, 116). Les déportations avaient lieu à l'intérieur même de la Mésopotamie : les Gambuléens, tribu araméenne du sud, punie par Sargon en même temps que les Elamites (*ARAB II*, 31 sq.), apparaissent dans le célèbre « recensement de Harran » retrouvé dans les archives de Ninive, comme ayant reçu des lots de terre cultivable dans la Djéziré (Fales, Postgate, *SAA XI*, p. xxxiii et n° 219). À une occasion, les responsables de la ville de Kumme (dans le Kurdistan) demandent au roi d'envoyer d'Assyrie des déportés parce qu'ils en ont besoin en Urartu (Lanfranchi, Parpola, *SAA V*, 83).

L'acculturation des déportés, une fois arrivés dans leur nouveau pays, semble avoir varié selon le lieu, le travail forcé et leur condition sociale. La description des difficultés que les déportés mésopotamiens de Samarie trouvèrent sur le terrain parce qu'ils ignoraient les lois du pays (2 R 17, 24-29), peut refléter la confusion que le transfert des populations pouvait occasionner. Toutefois, à côté de ceux « tués par les lions » de Samarie, il y en avait, en Samarie même, d'autres qui « might have become more prominent economically than the locals » (Na'aman, Zadok, à propos des deux tablettes akkadiennes de Tel Hadid, *Tel Aviv* 27, 2000, 176). La technique de la déportation de Nabuchodonosor ne fut pas différente de celle des Assyriens ; Judith 2, 9 : il amena les captifs « au bout du monde », prêt à placer Juifs, Phéniciens, Syriens et Égyptiens en des endroits convenables de la Babylonie, selon le témoignage de Polyhistor transmis par Bérosee (Burstein, *SANE 1/5*, 27, n. 104 : « As Josephus (Against Apion 1.143) cited this passage in support of the biblical account of the sack of Jerusalem in 586, it is clear that Polyhistor's epitome of Berossus contained no further information on Nebukadrezzar's western campaigns ». Pour la période achéménide, voir Briant, *Hist. Empire perse*, 522-523).

Une différence est à signaler entre Assyriens et Babyloniens ; les premiers semblent avoir voulu mélanger les communautés, tandis que pour les seconds, la politique aurait été d'employer les déportés en les laissant libres de se rassembler par villes et de pratiquer leurs cultes. Les noms de ces villes en effet apparaissent dans les documents. Au sud de la Babylonie, on trouve des foyers appelés Tyr, Hamath, Neirab, Gaza, etc. Le cas des Égyptiens est particulièrement intéressant. Avant la conquête de l'Égypte par Cambyse, les batailles livrées en Asie par Nabopolassar et Nabuchodonosor avaient fourni l'occasion aux Babyloniens de faire des prisonniers égyptiens. Un texte du 25 décembre 529 mentionne la vente d'un champ et d'une citerne dans une localité proche de Babylone. Père et fils, tous les deux participant à la transaction, portent un nom égyptien. La relation avec l'Égypte est soulignée car le texte dit que la terre vendue est « aux abords des Égyptiens » et que la transaction avait eu lieu « en présence de l'assemblée des anciens des Égyptiens ». Cette assemblée de 529 avant n.è. semble avoir fonctionné comme une assemblée civile, non pas comme une assemblée de prisonniers de guerre. Les chroniques font état des déportations de Nabopolassar et de Nabuchodonosor, mais il faut remonter la date de la présence

égyptienne au sud de la Mésopotamie parce que les ancêtres de quelques personnes mentionnées sont égyptiens, ils seraient donc arrivés pendant les règnes d'Asarhaddon et d'Assurbanipal. Parmi ces déportés on trouve diverses professions : médecins, vétérinaires, devins, chanteurs, forgerons, boulangers, etc. L'assemblée était donc homogène et bien structurée. Des communautés d'Égyptiens existaient aussi ailleurs, à Sippar, Uruk ou Borsippa. L'assemblée des Égyptiens se compare facilement avec l'assemblée des anciens du livre de Jérémie. Mais il y a là une particularité : les références bibliques aux anciens en captivité à Babylone ne dépassent pas le cadre restreint juif. Les affaires sont des affaires internes sans connexion avec l'administration civile ; c'est pour cela que les anciens des Juifs sont appelés aussi « les chefs de famille » (étude importante d'Eph'al, *Or* 47, 1978, 74-88).

Quelle langue parlaient ces déportés une fois en Mésopotamie où on parlait et où l'on écrivait en akkadien ? Ils parlaient probablement un jargon où entraient en jeu des mots principalement akkadiens et araméens, auxquels s'ajoutaient, selon le lieu de provenance du déporté, d'autres mots des langues de la périphérie. Puisqu'un grand nombre de déportés venaient de régions où on parlait l'araméen, il est possible que cette langue soit devenue leur moyen de communication. Toutefois, une différence majeure séparait l'akkadien de l'araméen : l'akkadien était la langue du pays avec une tradition littéraire plus que millénaire, l'araméen en revanche était la langue d'Araméens de diverses régions du nord de la Mésopotamie et de la Syrie, de la Palestine, de la Transjordanie, et de non-Araméens, comme les déportés de l'Urartu ou de l'Égypte. Les textes néo-babyloniens de « Neirab » invitent à réfléchir sur la langue des déportés. En 1926-1927, les archéologues français trouvèrent à Neirab en Syrie 27 tablettes écrites en babylonien dont cinq comportent une brève étiquette en araméen. Ces tablettes appartiennent à deux époques différentes, néo-babylonienne et perse. Rédigées, toutes, en Babylonie, ces tablettes constituent les archives d'une grande famille syrienne de la ville de Neirab qui fut déportée en Babylonie. Les documents font comprendre qu'elle réussit à s'y établir avec une certaine aisance. L'onomastique des membres de cette famille est babylonienne mais leur habitat apparaît dans les documents comme étant « la ville des Neirabéens », c'était donc le foyer de ces déportés qui, exilés en Mésopotamie, voulurent y garder le souvenir de leur lointaine patrie. Ces déportés retournèrent à Neirab de Syrie avec tous leurs documents une fois obtenue l'autorisation de rentrer, tout comme les Juifs retournèrent à Jérusalem et en d'autres villes de Juda (Eph'al, 84-86). Ces Neirabéens étaient des petits-enfants ou plutôt des arrière-petits-enfants des contemporains des prêtres du dieu Lune à Neirab, que mentionnent les inscriptions araméennes du début du VII^e siècle. Il est possible que ces Neirabéens et d'autres exilés syriens comme eux pratiquaient une *diglossia* mais non un véritable bilinguisme. Le jargon araméen aura eu besoin du temps pour acquérir la rigueur nécessaire pour qu'il devienne une vraie langue littéraire. Le jargon n'est pas un terrain propice où peut naître la tradition textuelle faute de quoi il n'y a pas de vraie

littérature. La naissance de la langue littéraire requiert la rationalisation d'une tradition orale, ce qui n'a dû commencer, après les divers exils, qu'avec les scribes des chancelleries perses (voir, pour l'Égypte, les remarques de Grelot, *DAE*, 48-49).

La documentation des règnes de Darius et de Xerxès rend compte de la diffusion générale de l'araméen : on le trouve à Persépolis, en Babylonie, en Égypte, à Sardes, au sud de la mer de Marmara, c'est-à-dire à Daskyleion et à Bursa, sur le plateau iranien. Toutefois cette expansion de l'araméen ne fut pas uniforme et l'idiome se plia aux traditions locales. Le manque de matériel épigraphique dans le Proche-Orient sémite est déconcertant et il est fort possible que les premières générations de Syriens et de Palestiniens rentrées chez eux après l'exil aient parlé un araméen composite difficile à mettre par écrit. Les inscriptions bilingues ou trilingues, comme celle de Xanthos, attestent les difficultés de la transposition et justifient parfois les hésitations des épigraphistes, en particulier de ceux qui s'intéressent à l'araméen. Les Perses se servirent de l'araméen comme langue officielle ; une grande partie des populations conquises le parlait, sans doute avec des barbarismes et des idiotismes. L'araméen comme langue parlée et écrite connaît une deuxième épreuve avec l'arrivée des Grecs en Orient. Dans un territoire moins vaste que celui des Perses et où l'araméen restait vivant, les Diadoques imposèrent d'emblée le grec. Le grec pourtant ne fut pas une langue d'empire parce qu'il n'y eut pas d'empire grec, mais l'instrument du pouvoir de monarchies dont les origines macédoniennes allaient d'ailleurs s'effacer progressivement.

J. T.

SÉMINAIRE : de Tyr à Lixus, Phéniciens et Araméens en Méditerranée

Le livre de Peregrine Horden et Nicholas Purcell, *The Corrupting Sea, A Study of Mediterranean History*, Blackwell, Oxford et Malden Mass, 2000, a été le point de départ de mes recherches. J'ai voulu m'éloigner de la vision unitaire que *L'Univers phénicien*, Paris 1989 (2^e éd. 1995), écrit en collaboration avec M. Gras et P. Rouillard, donne de la Méditerranée pendant le I^{er} millénaire avant n.è. Dans les deux premiers séminaires (8 et 15 janvier), j'ai commenté les études de M. Rostovtseff (en 1926 sur l'empire romain, en 1941 sur le monde hellénistique), de H. Pirenne (autour de *Mahomet et Charlemagne*), de Shlomo D. Goitein (dans son œuvre fondamentale en cinq volumes, *A Mediterranean Society*, édition anglaise abrégée en un volume par J. Lassner, University of California Press, 1999, 503 p.) et de F. Braudel (dans son œuvre sur *la Méditerranée à l'époque de Philippe II*). Horden et Purcell font amplement état de ces quatre auteurs.

La Méditerranée, avec le détroit des Colonnes d'Hercule, était censée séparer l'Europe de la Libye, la question devient moins simple quand il s'agit de séparer

l'Asie de l'Europe et de la Libye. Pour mener avec succès la navigation et, bien entendu, le commerce, il fallait un bon usage des îles et des courants dominants. Dans le bassin oriental, les trois continents sont reliés par des îles qui morcellent la navigation vers l'ouest : elle se fait par Chypre, la côte de l'Asie Mineure, la Crète et les îles de l'Égée. Dans le bassin occidental, les étapes devenaient peut-être plus longues, Malte, la Sicile, Tharros, puis le Maghreb. Un troisième centre d'activité phénicienne existe au sud de l'Espagne et au-delà de Gibraltar, sur la côte du Maroc et au sud du Portugal ; ce sont les établissements phéniciens les plus lointains.

Étude d'une stèle du musée du Louvre (64 × 49 cm), en marbre blanc de Paros, portant une inscription bilingue en phénicien et en grec. Le texte décrit avec une certaine richesse de détails une association de Sidoniens au Pirée. L'étude de cette inscription avec celle d'une dédicace bilingue, grecque et phénicienne, provenant de l'île de Cos, m'a permis de tirer quelques conclusions sur la date du texte de Sidon et sur la politique des Ptolémées au Levant.

Les personnes que j'ai invitées à participer au séminaire ont parlé des diverses zones de la Méditerranée toujours avec des points de vue différents.

22 janvier : M. Pierre Villard (Université de Clermond-Ferrand), « Tyr dans les sources néo-assyriennes ».

29 janvier : M. Jean Yoyotte (Collège de France), « L'Égypte et la Méditerranée au I^{er} millénaire avant J.-C. : géopolitique, communications et culture ».

5 février : Mme Marguerite Yon (CNRS, Lyon), « Les Phéniciens de Kition (Chypre) ».

12 février : Mme Claude Mossé (Université de Paris VIII), « La place des îles (Samos, Lesbos, Rhodes) dans la politique hégémonique d'Athènes en Méditerranée orientale ».

19 février : M. Michel Gras (CNRS, Paris), « Phéniciens et Grecs en Occident : questions d'identités culturelles ».

26 février : M. Paolo Xella (Consiglio Nazionale delle Ricerche, Rome), « La Sardaigne phénicienne et punique ».

5 mars : M. Serge Lancel (Université de Grenoble), « De Didon à la femme d'Hasdrubal : trois problèmes de l'histoire de la Carthage phénicienne et punique ».

12 mars : M. Albert de Pury (Université de Genève), « Israël et la Méditerranée à l'époque royale ».

19 mars : Mme Carmen Aranegui (Université de Valencia, Espagne), « Lixus, aux confins du monde ancien ».

J'ai consacré le dernier séminaire à la personnalité d'Hannibal. La tradition littéraire et l'archéologie permettent de situer dans le courant du VI^e siècle la

reprise en main par Carthage des établissements phéniciens de Sicile et de Sardaigne. Bien qu'il soit impossible de dater le moment où eut lieu ce passage d'*emporion* à capitale d'empire, il paraît probable que la transition dut se produire quand Carthage annexa et rassembla les anciens territoires phéniciens de la Méditerranée occidentale ; comme allait le montrer la création des États gréco-macédoniens d'Orient, ce fut par la mainmise sur la terre, et non par une thalassocratie à la tyrienne, que Carthage devint un État. L'intégration définitive de l'État carthaginois au système politique de la Méditerranée, en dehors de tout ce qu'on pouvait considérer comme la civilisation sémite, est mise en évidence dans le commentaire d'Aristote sur les échanges commerciaux et les relations d'affaires entre les peuples ; par exemple, nous dit-il, les Étrusques et les Carthaginois se sont liés par des traités de commerce qu'on appelle *symbola* (*Politique* 3, 9, 1280a ; cf. 1275a). De fait, la comparaison qu'Aristote établit entre les institutions de Carthage et celles de Crète, de Sparte ou des Étrusques invite à regarder la vie politique de la ville africaine en dehors du monde des Sémites, et l'historien Polybe (6. 43, 47, 51) souscrit à cette même vision quand il compare les institutions de Carthage avec celles de Rome et nous les montre dans les deux cas comme le résultat des phénomènes sociaux qui se produisent cycliquement dans l'histoire des nations. C'est dans ce contexte que s'inscrit l'histoire d'Hannibal.

INSTITUT D'ÉTUDES SÉMITIQUES

Publications

La revue *Semitica* n° 49 est parue en décembre 2000, avec des contributions de M. G. Masetti-Rouault, « Rôles et images de l'écriture en Mésopotamie ancienne » ; Dennis Pardee, « Les hommes du roi propriétaires de champs : les textes ougaritiques RS 15.116 et RS 19.016 » ; Florence Malbrant-Labat, « Langues et écritures à Ougarit » ; Maurice Szyner, « Retour à Cos » ; Javier Teixidor, « L'inscription araméenne de Bukân, relecture » ; Marie-Jeanne Roche et Fawzi Zayadine, « Exploration épigraphique et archéologique du Siq Um el 'Alda, au nord de Pétra » ; Mounir Arbach, « Les "premiers-nés des divinités" dans le royaume de Qataban, d'après une nouvelle inscription » ; Christian Robin et Serge Frantsouzoff, « Une inscription hadramawtique provenant du temple de Siyan dhu-Alim à Shabwa (Yémen) » ; François Bron et Jacques Ryckmans, « Une inscription sabéenne sur bronze provenant du Mahram Bilqis à Marib » ; François Bron, « Une statuette en bronze à inscription en vieil-arabe » ; A. J. Drewes, « La fonction grammaticale des noms royaux dans les inscriptions axoumites » ; *Varia epigraphica* : Dennis Pardee, « Trois remarques d'épigraphie ougaritique » ; Pierre Bordreuil et Françoise Briquel-Chatonnet, « Une nouvelle flèche avec inscription proto-phénicienne » ; Maurice Szyner, « Une nouvelle inscription phénicienne d'Amathonte (Chypre) » ; Hélène Lozachmeur, « "Julius Euting (1839-1913) und die Erforschung Arabiens", université de Tübingen, 11-14.07.1999 » ; François Bron, « Antiquités qatabanites », François Bron, « Un

bol en argent à inscription hadramawtique, LPC 6 », Roger Schneider, « Note sur l'inscription pré-axoumite de Seglat Mikael découverte au printemps 1998 par Gigar Tesfaye ».

Activités de M. Arnaud SÉRANDOUR, collaborateur du professeur à l'Institut d'études sémitiques : chargé de cours à l'université de Paris XII-Val-de-Marne en histoire ancienne du Proche-Orient ; chargé de conférences à l'EPHE, section des sciences religieuses. Collaborateur à la nouvelle traduction française de la Bible (*Bible 21*) aux Éditions Bayard-Le Centurion pour les livres d'Aggée, Zacharie, Malachie, Esdras et Néhémie, ainsi qu'à l'entreprise de traduction française annotée de la Bible grecque dans la collection « La Bible d'Alexandrie », aux Éditions du Cerf, pour le livre de Jérémie.

« Lecture d'Esdras-Néhémie », *Annuaire de l'ÉPHÉ*, section des sciences religieuses, 1999-2000.

« Hébreu et araméen dans la Bible », *Revue des études juives* 159, 2000, p. 345-355.

« Zacharie et les autorités de son temps », dans A. Lemaire (dir.), *Prophètes et Rois : Bible et Proche-Orient*, Paris : Cerf, 2001, p. 259-298.